

GURDONICUS, GORT(H)ONICUS,
UN TERME A RAYER
DES DICTIONNAIRES GAULOIS ET LATINS

De ce mot, le *Thesaurus Linguae Latinae*, en 1934, écrivait : « notio incerta » et « originis incertae », renvoyant à Dottin pour une étymologie peut-être gauloise¹. Dans toute la littérature latine, le seul endroit où il se lise (à part un passage de Hugeburc de Heidenheim, qui en est un décalque) est le suivant, à la fin du premier Dialogue de Sulpice Sévère sur saint Martin (BHL. 5614). Je le transcris de l'édition de Halm, avec le contexte, nécessaire à la discussion :

« Ego plane », inquit Gallus, « licet inpar sim tanto oneri, tamen relatis superius a Postumiano oboedientiae cogor exemplis² ut munus istud, quod inponitis, non recusem. Sed dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos uerba facturum, uereor ne offendat uestras nimium urbanas aures sermo rusticior. Audietis me tamen ut Gurdonicum hominem, nihil cum fuco aut cothurno loquentem. Nam si mihi tribuistis Martini me esse discipulum, illud etiam concedite, ut mihi liceat exemplo illius inanes sermonum faleras et uerborum ornamenta contemnere. » — « Tu uero », inquit Postumianus, « vel celtice aut, si mauis, gallice loquere, dummodo Martinum loquaris. Ego autem credo, quia³, etiam si mutus esses, non defutura tibi uerba, quibus Martinum facundo ore loquereris, sicut Zachariae in Iohannis

1. C'est à tort, du reste, que le *Thesaurus* rend une conjecture de Halm responsable de la forme *Gurdonicus*, que l'éditeur a, de fait, puisée dans deux manuscrits ; voir ci-dessous.

2. Les exemples des Pères du désert rappelés aux pages précédentes.

3. Ainsi tous les manuscrits connus de moi ; la construction est assez particulière.

nomine lingua resoluta est. Ceterum, cum sis scholasticus ¹, hoc ipsum quasi scholasticus artificiose facis, ut excuses imperitiam, qui exuberans eloquentia. Sed neque monachum tam astutum, neque Gallum decet esse tam callidum ². Verum, adgrederere potius et quod te manet explica : nimium enim dudum, alias res agentes, consumimus tempus, et iam solis occidui umbra prolixior monet, non multum diei, vicina nocte, superesse ³. »

Je ne dresse la liste que des variantes de Halm portant sur le mot *Gurdonicum* : *gurdonicum* A (Munich, lat. 3711, XI^e siècle) et F (Freising, lat. 6326, X^e siècle) ; *gorthonicum* V (Verone, VII^e siècle) ; *gortonicum vel gurtonicum*, certains manuscrits de Giselinus, dans son édition de 1574 ; *gorgonicum* B (manuscrit de Brescia, Queriniana, A. VII. 13, XIV^e siècle) et M (l'édition incunable de Boninus Mombritius) ; et je joins aux précédentes la leçon du Livre d'Armagh, à Dublin, non utilisé par Halm (que j'affecte du sigle D) : elle porte, comme le Veronensis, *gorthonicum*.

Avant d'aller plus loin, voici cet article du glossaire gaulois de Dottin auquel se réfère le Thesaurus : « gortonicus, ms. gorthonicus, gurdonicus (Sulpice Sévère, Dial. I, 27, 2) « rustique » ? Voir gorto- » ⁴.

Mais il y a d'autres témoins à entendre que les manuscrits de Sulpice Sévère. Le glossaire Abavus (interpolé) de Leyde ⁵,

1. Au début du second Dialogue, Gallus dira : *Quo primo igitur tempore, relictis scholis (meisque parentibus add. D), beato uiro me iunxi* (Dial. 2, 1, 1). Ailleurs encore, chez Sulpice Sévère, Gallus est qualifié de *scholasticus*.

2. Voir ci-dessous, p. 14, la référence à Firmicus Maternus.

3. Dial. I, 27, 1-6, éd. HALM.

4. GEORGES DOTTIN, *La Langue gauloise* (Paris, 1920), p. 260, renvoyant en note aux articles de Thurneysen, de Bradley et de Babut que je citerai à l'instant. Quant au mot gaulois **gortio-*, qu'il reforme par conjecture, Dottin en rapproche l'irlandais *gort* « enclos », le gallois et le vieux breton *garth* « haie », le vieux français *gource* et le limousin *gorso* (de **gortia*), pour lequel il renvoie à A. THOMAS, *Nouveaux essais de philologie française*, p. 53. Tout cela est fort croyable et je n'y ajouterai pas un mot, sinon pour exprimer l'espoir que les toponymistes y mettront un jour quelque clarté : les noms de lieu qui paraissent se rattacher à *gort-* ne manquent pas.

5. Vossianus Fol. 24 (X^e siècle), que je prie de ne pas confondre avec le Glossaire de Leyde, Vossianus Quarto lat. 69 (de la fin du VIII^e siècle), éd. JOHN HENRY HESSELS, *A Late Eighth-Century Latin-Anglo-Saxon Glossary preserved in the Library of Leiden University* (Cambridge, 1906).

au fol. 40^r, porte : *gurtonicum: doodl*. Cette glose, qui, de prime abord, a l'air d'être en vieux breton, comme huit autres dans le même recueil, a été publiée et commentée par Rudolf Thurneysen¹. L'éminent celtisant a fort bien vu que le lemme provenait de Sulpice Sévère, mais il n'a rien pu tirer de ce *doodl*, et les linguistes, depuis un bon demi-siècle, s'en sont gardés comme de la peste. Je me demande (mais il faudrait étudier de plus près les habitudes du glossateur) si *doodl* ne serait pas tout simplement une référence au titre de l'Hodoeporicon Sancti Willibaldi (BHL. 8931), composé vers 785 par Hugeburc, moniale de Heidenheim².

On lit, en effet, dans cet intéressant itinéraire, composé, en un style ampoulé, d'après les souvenirs du saint voyageur, une phrase assez curieuse. Willibald et Wynnibald, se dirigeant d'Angleterre vers Rome, ont débarqué dans l'estuaire de la Seine et campé près de Rotum (Rouen) : « Et sic in ante, Gorthonicum ex parte peragrantes, superuenerunt. Cumque pergentes venissent ad urbem que uocatur Luca (Lucques) ... »³ Henry Bradley, le premier, attira l'attention sur ce passage⁴, mais, peu après, avec beaucoup de bon sens, E.-Ch. Babut montra que la moniale de Heidenheim ne nous avait pas conservé un nom ancien de la Gaule (qui n'est attesté nulle part ailleurs), mais choisi, très pédantesquement, ce terme inusité parce que, du chapitre de Sulpice Sévère transcrit ci-dessus, elle avait conclu à l'équivalence de *hominem Gallum* et de *Gorthonicum hominem*, forme qu'elle lisait dans son exemplaire des Dialogues⁵.

De l'Hodoeporicum, le mot s'introduisit, tout à fait normale-

1. *Altbrettonische Glossen*, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. II (1899), p. 83-84.

2. C'est à l'ingéniosité du prof. BERNARD BISCHOFF que nous devons la reconstitution de ce nom, renfermé dans un cryptogramme : *Wer ist die Nonne von Heidenheim?* dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XLIX (1931), p. 387-388. Jusqu'en 1931, l'auteur de l'Hodoeporicum était donc restée anonyme.

3. Éd. O. HOLDER-HEGGER, *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. XV, p. 91.

4. *Chorthonicum*, dans *The English Historical Review*, t. XIX (1904), p. 281-282.

5. *Gorthonicus et le celtique en Gaule au début du V^e siècle*, dans *Revue historique*, t. XIV (mai-août 1910), p. 287-292.

ment, dans un lexique géographique en latin et haut allemand rédigé au début du IX^e siècle : *Gallia: uualho lant; Chorthonicum: auh uualho lant*¹. Cette bizarrerie d'un bas bleu ne nous retiendra pas plus longtemps. Je noterai seulement qu'elle aussi lisait *Gorthonicum* dans son Sulpice Sévère.

* * *

Si l'on avait l'audace d'un Richard Bentley, on conclurait d'emblée, à la lecture du passage, que *Gurdonicus* ne saurait être qu'une épithète géographique² et l'on écrirait résolument : *Turonicum hominem* « un homme de Tours »³. Gallus, en effet, dont il s'agit, est bien un moine de Tours, un compagnon de saint Martin, auquel il s'est joint au sortir de l'école⁴, et les souvenirs qu'il va rapporter sont ceux d'un disciple qui n'a guère quitté son maître — qui appartenait donc, du vivant de Martin, au clergé de sa ville. Rien n'indique que Gallus ait jamais cessé de faire partie de ce clergé, et Tours, dans la Gaule propre, n'était qu'une petite ville à côté des grandes cités de l'Aquitaine et des brillantes écoles du Midi, telle celle de Bordeaux, où Sulpice Sévère avait été l'élève du célèbre Ausone.

Quelque remarquable qu'elle soit, ce serait pourtant une pure conjecture. Or, il se trouve que je puis la confirmer positivement, grâce à deux glossaires, ces témoins, à la langue un peu embarrassée, que la critique néglige trop souvent de produire. D'abord, celui de Leyde, latin-anglo-saxon (fin du VIII^e siècle), où, sous le n^o 6, dans la section III, intitulée *Uerba de Sancti Martini Storia*, je lis : *toronicum: genus ligni*⁵. Ensuite, dans le frag-

1. EMIL ELIAS STEINMEYER et EDUARD SIEVERS, *Die Althochdeutsche Glossen*, t. III, p. 610 ; c'est là que Bradley l'a trouvé.

2. C'est l'idée de De Vit, de Camille Jullian, ainsi que des traducteurs récents de Sulpice Sévère, Paul Monceaux, Pius Bihlmeyer et Bernard M. Peebles ; mais aucun n'a poussé la suggestion jusqu'au bout. PER HYLTRÉN, dans son excellent ouvrage, *Studien zu Sulpicius Severus* (Lund, 1940), ne s'occupe nulle part de Dial. I, 27, 2.

3. C'est la seule forme de l'adjectif dont use Sulpice Sévère : *ad episcopatum Turonicae ecclesiae petebatur*, Vita Martini, 9, 1 ; pas de variantes chez Halm ; D porte : *ad episcopatum Toronicae ciuitatis petebatur*.

4. Dial. 2, I, 1, cité ci-dessus, p. 6, note 1.

5. Éd. HESSELS, p. 7, col. 1 ; cf. p. 206.

ment de Werden : *toronicam* : *genus ligni*¹. Cela n'est pas d'une clarté limpide et demande quelques explications. Il faut prendre ensemble ces deux gloses, dont l'origine semblable est démontrée par une erreur commune : *Toronicum* ou *Toronicam*, en effet, forme souvent rencontrée de l'épithète de lieu tirée de Turones, ne s'interprète pas correctement par « une espèce de bois ».

Disons tout de suite que les 51 ou 52 premières gloses de cette section de Leyde proviennent bien d'un exemplaire de Sulpice Sévère. Hessels l'a démontré, pour chacune, et donc pour l'ensemble, dans son index latin, aux différents mots. Elles sont dans un triste état : l'ordre n'en est ni alphabétique, ni absolument conforme à la suite des lemmes dans l'original ; certains lemmes ont perdu leur glose, d'autres en ont deux, ou même trois, successivement. Il se peut qu'une étude approfondie de ces quelque cinquante mots se montre profitable, en raison de l'antiquité relative de Leyde, mais il est permis de se demander si un auteur aussi admirablement respecté par la tradition manuscrite que l'est Sulpice Sévère (dans ses écrits concernant saint Martin, du moins), mérite bien l'application soutenue que l'on n'hésite pas à consacrer, par exemple, aux gloses tirées du *De Excidio* de « Gildas », lequel nous a été transmis seulement de façon fort chaotique et par des témoins tardifs, beaucoup moins sûrs, et dont le meilleur est mutilé. Provisoirement, en tout cas, je ne m'occuperai ici que de *toronicum* et, pour l'ensemble de cette section de Leyde, je renvoie à l'appendice². Ce qui est du plus grand prix pour la critique, c'est que les glossateurs et copistes successifs ont gardé aux lemmes (à peu près, et sauf erreurs de transcription), la forme que les mots revêtaient dans l'original — pour cette section du moins de Leyde. Il eût été bien plus hasardeux, sinon impossible, d'identifier les passages si les substantifs et adjectifs avaient été d'office remis au nominatif singulier, par exemple, et les verbes à l'indicatif présent.

Hessels a fort bien deviné³ que *genus ligni* n'est assurément

1. JOHAN HENDRIK GALLÉE, *Altsaechsische Sprachdenkmaeler* (Leiden, 1894), 344, 298.

2. Ci-dessous, p. 15.

3. Déjà Wilhelm Heraeus, auteur du glossaire anglo-saxon-latin qui terminait

pas à sa place, et son hypothèse peut être confirmée en telle sorte qu'elle devienne une certitude : *genus ligni* est l'interprètement d'un autre mot, *toracina* (Leyde, III, 38), lequel sort aussi de Sulpice Sévère ¹ et se trouvait très voisin de *toronicum* dans la collection ². Leyde écrit : (III, 38) *toracina: haeslin* (mot anglo-saxon, « de noisetier » ³) ; (III, 39) *carricibus: genus ligni* ⁴. Le grand nombre de glossaires qui expliquent *storax* par *genus ligni* (ou *ligni genus*) ⁵ démontre à l'évidence que c'était là l'interprétation normale du mot, lequel vient de la Vulgate, la plupart du temps ⁶.

Dans ce cas, comme le suggérait déjà Hessels, *toronicum* a perdu sa glose originale ⁷, laquelle, du reste, n'apportait sans doute guère plus de lumière que ne le fait la glose qui subsiste, un peu plus haut, dans Leyde, concernant Amiens ⁸. Qu'on ne rencontre pas *Toronicus* ou *Turonicus* dans d'autres glossaires, y compris (sauf Werden) ceux qui se rangent parmi les parents et

le tome VII du *Corpus Glossariorum Latinorum* de Goetz, en 1901, avait admis, au mot *haeslin*, la conjecture de Sievers, qui mettait sur la bonne voie.

1. ... *Abbas, storacinum uirgam iam pridem aridam manu tenebat*, Dial. I, 19, 1.

2. Voir appendice, ci-dessous, p. 16.

3. Le fragment de Werden porte aussi : *toracia: haeslin*, ce qui confirme l'origine commune des deux collections.

4. *Hic ferebatur omni potu in perpetuum abstinere ac pro cibi (tibi, Sulpici, in aurem loquar, ne Gallus hoc audiat) sex tantum caricis sustentari*, Dial. I, 20, 4 (pas de variantes selon Halm pour *caricis*, mais ce mot est écrit sur un grattage dans le manuscrit F ; D lit : *carricibus*, et est ainsi, encore une fois, avec Leyde, le seul témoin d'une forme étrange et aberrante.

5. GOETZ, *Corpus Glossariorum Latinorum*, II, 593, 52 ; IV, 176, 38, et 569, 17 ; V, 391, 31 ; glossaire *Abolita*, éd. LINDSAY, ST 18 ; *Glossarium Ansileubi*, éd. LINDSAY, S 274. Le dernier cité fournit en outre un extrait de la longue explication d'Isidore, *Etymologiae*, 17, 8 (sous S 275 et S 276). Le mot n'est pas chez Aldhelm, chose un peu étonnante, car cet auteur recourt volontiers à ce genre de vocables : ni *storax*, ni *storacinus*, ni *toracinus*, ni *Toronicus*, ni *Turonicus*, ni *styrax* ou *stirax* etc.

6. ... *Quasi storax et galbanus*, Eccli. 24, 21.

7. La glose *turnodo* : (sans interprètement) de Leyde, éd. HESSELS, III, n'a rien à faire ici. C'est un lemme corrompu qui, presque certainement, remonte à *col(h)urno*, le cinquième mot après *Gurdonicum hominem* dans le passage de Sulpice Sévère que j'ai transcrit, mais sans autre lien avec le mot qui nous intéresse. Voir appendice, ci-dessous, p. 15.

8. Éd. HESSELS, III, 2 : *Ambiansium: prouintie*. Lemme pris à Sulpice Sévère, Vita Martini, 3, 1 : *in porta Ambianensium ciuitatis* ; variantes de Halm : *Ambianensium V, Ambianensium A ; Ambiansium D*, qui, encore un coup, est avec Leyde le seul témoin de cette graphie corrompue.

alliés de Leyde, rien d'étonnant, et pour deux raisons : tout d'abord, une glose dénuée accidentellement de son interprétation n'offrait plus d'intérêt pour les collectionneurs, comme les moines de Corbie, stimulés par leur abbé Adalhard, auxquels nous devons le *Glossarium Ansileubi* ; deuxièmement, parce qu'il semble bien que *Turonicum* ou *Toronicum* ait été fort tôt presque universellement corrompu dans le texte de Sulpice Sévère qui nous occupe et que, par conséquent, le terme, n'y étant plus, ne requérait plus d'explication : c'est *Gurdonicum*, avec ses variantes, qui la recevait, cette explication, en son lieu et place.

Devant un texte difficile, et surtout, comme c'est ici le cas, devant un nom géographique déformé au point de prendre l'apparence d'une épithète empruntée au grec, les copistes et correcteurs ou bien s'efforcent, grâce à un coup de pouce, de donner coûte que coûte un sens à la phrase, ou bien se contentent, faute de mieux, de laisser subsister le mot fautif, quitte à « expliquer » par une glose. De là, à ce passage, le nombre de variantes, qui est assez remarquable, dans l'apparatus criticus de Halm.

Je ne croirais pas volontiers à une influence gauloise, au sens linguistique, et les suggestions de Dottin ne me sourient guère ¹ : c'est contraint et forcé que l'auteur de *La Langue gauloise* marque un lien possible avec un *gorto- moins bien attesté encore que le dérivé supposé *gortia, lequel, lui, du moins, compte en roman, et surtout dans la toponymie, des descendants directs. En tout cas, *gorto- est un thème en -ō, ce qui veut dire, entre celtisants, que sa déclinaison correspond à celle des mots latins en -ūs, ī (non à celle des mots en -ō, ōnis). Jamais un Gaulois gauloisant n'en eût tiré un dérivé en -ōnicus : on sait combien facilement les noms gaulois s'adaptent aux déclinaisons latines, et les bilingues, du moins, dans l'antiquité et jusqu'au temps de Sulpice Sévère, n'étaient pas sujets à se tromper sur ce point ².

1. Ci-dessus, p. 6.

2. La toponymie réserve assurément quelques surprises. Il reste, pourtant rarement démontrable que les passages d'un thème à un autre pour le même radical remontent à l'époque impériale. Une fois le gaulois disparu, comme langue parlée (ou comme langue dont quelques éléments jouissaient encore d'une sorte de vie reconnaissable sous leur forme latine), tout devient possible, en théorie ; la pratique, cependant, paraît être restée conforme, en général, à la déclinaison celtique originale, jusque dans les dialectes romans de Gaule.

Que d'un **gorto-*, qu'il « prononçait en latin » *gortus* ou *gortum*, Sulpice Sévère, lequel se pique d'une certaine connaissance du gaulois ¹, eût tiré un dérivé en *-ōnicus*, ce serait proprement impensable ².

Un thème de nom propre gaulois, *gorgo-*, qui se rattacherait à l'irlandais *gorg* ou *garg* « fier, cruel ; amer, acide », ne convient pas mieux, et pour la même raison : il est en *-ō*, non en *-ō(n)*, et ne semble pas avoir vécu jusqu'à la fin du gaulois, à en juger par son absence dans les dialectes romans.

Il se peut que quelque réminiscence des Gorgones, ou plutôt de leur nom (car les caractéristiques de ces aimables personnes ne peuvent guère intervenir ici), ait conduit à la graphie *gorgonicum*, qui est celle du manuscrit B, chez Halm, et celle de Mombritius ³. Il n'est pas incroyable non plus que *guorth-* ait vaguement rappelé à un scribe gallois ou breton des mots et des noms qui lui étaient d'autre part familiers ; mais je ne connais aucun exemplaire ancien de Sulpice Sévère indubitablement originaire d'Armorique ou glósé en vieux gallois, en vieux cornique ou en vieux breton.

Certains ont tenté de rattacher *gurdonicus* à *gurduus*, mot espagnol selon Quintilien ⁴, qui voulait dire « grossier » en latin impérial et qui n'est autre que le français « gourd ». Outre la difficulté, qui se répète ici, de tirer d'un thème en *-ō* un dérivé en *-ōnicus*, il semble que les sommités modernes de l'étymologie s'inscrivent contre cette hypothèse ⁵. Cette considération n'em-

1. Voir, par exemple, ses réflexions sur *tripeccias* (accusatif pluriel ; variantes *tripecias*, *tripetias*, la dernière étant la meilleure, apparemment), Dial. 2, 1, 4. Ce mot, du reste, est considéré par Dottin comme ressortissant au latin vulgaire (*La langue gauloise*, pp. 32, 71). Sulpice Sévère, qui le tient pour gaulois, le rend en latin par *sellula rusticana* (nominatif singulier), *ut sunt istae in usibus seruulorum*, et, en grécisant, *tripodas* (accusatif pluriel), *ibid.*

2. On peut donc jeter par-dessus bord l'interprétation de Dottin : « rustique » qui découle de cette étymologie ; elle est, d'ailleurs, marquée par son auteur d'un point d'interrogation.

3. Il n'y a certes pas lieu d'évoquer les *Gorgoniae artes* du *Corpus Glossariorum Latinorum*, t. II, p. XII : *Gorgonias artes : meretricias ; quia Gorgones tres sorores meretrices fuerunt, quae aspicientes uertebant in lapides, id est a rationabilitate in amorem inrationabilem permutabant*. Ce genre d'exploits ne convient pas le moins du monde à un pieux sectateur de saint Martin.

4. 1, 5, 57 ; mais comparer le gallois *gurdd* « fort, puissant ».

5. ERNOUT et MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (nouvelle édition, Paris, 1939), p. 438.

pêche nullement, faut-il le dire ? que *gurdus* ait pu influencer sur quelques variantes des manuscrits de Sulpice Sévère.

J'inclinerais plutôt à trouver dans ces variantes quelques écho de *gurgo* (-ō, -ōnis), dont le sens, s'il est bien celui de « bavard, phraseur », s'adapte au passage de Sulpice Sévère — très mal, à la réflexion, car il s'agit de la simplicité du langage, non de son abondance : mais les Gaulois avaient (ou avaient eu) une réputation de faconde, et il n'est pas incroyable qu'un copiste ou un correcteur s'en soit souvenu, assez mal à propos. Du reste, à part Aldhelm, lequel copie et arrange en vers une des deux phrases¹, très peu de gens ont jamais rappelé les deux passages de Virgile le Grammairien où *gurgo* se rencontre² : Ne in illud Glengi incedam, quod cuidam conflictum fugienti dicere fidenter ausus est : « Gurgo », inquit, « fugax uambalo <qui fiat> dignus est », pauca tibi tui negotii necessaria de pronomine profabulabor³ ; et ailleurs : quem (uersum) frequenter in exprobrationem nostri temporum gurgunum decanto⁴.

1. En conclusion de son extraordinaire Épître à Eahfrid, qui est un assemblage de termes rarissimes et abstrus (éd. EHWALD, p. 494, 1) : *Digna fiat fante Glingio gurgo fugax jambulo*. Je signale en passant qu'USSHER, dans son édition de l'Épître à Eahfrid, imprime, de la marge de deux de ses manuscrits, une glose intéressante : *Fugax gurgo, id est, uirgo, impetrante nouerca, de matrimonio exposita, inter feras enutrita, ferarum consuetudine assuescens : quae alio nomine Iuturna. Fante glingio, id est, rogante fratre uel alio quolibet amico ; ut digna fieret illa fugax gurgo jambulo, id est reuersione uel fine laboris*. Dans : *Veterum Epistolarum Hibernicarum Sylloge* (éd. de Herborn, 1696), à la fin de l'Épître à Eahfrid. Iuturna est la nymphe vénérée à Rome. La glose est empruntée par Ussher au Cottonianus (aujourd'hui Domitianus A. 9, du X^e siècle), que lui avait communiqué Robert Cotton en personne, et au manuscrit qu'il tenait de Thomas Allen, d'Oxford (1542-1652), aujourd'hui le Digby 146, à la Bodliénienne.

2. Parmi les glossaires, je vois seulement l'Amplonianum secundum : *gurgo* : *garrulus* (*garrulos* cod.), chez GOETZ, *Corpus Glossariorum Latinorum*, V, 299, 22 ; *garro* : *garrulus, uerbosus*, dans le glossaire de Corpus Christi, éd. LINDSAY, GA 3, serait une formation semblable ; comparer *gulo* (de *gula*) à *gurgo* (de *gurga, -ae*, forme douteuse d'une variante de *gorges, -itis*). L'Amplonianum a-t-il pris le mot à Aldhelm, grand approvisionnement de gloses, ou directement à Virgile le Grammairien ?

3. *Epistula*, éd. HUEMER, p. 121, 11 ; l'insertion de *qui fiat* est de LUDWIG TRAUBE (dans *Hermes*, t. XXIV, p. 648 = *Vorlesungen und Abhandlungen*, t. III, p. 157-158), ainsi que la correction du *fabulo* ou *jambulo* des manuscrits en *uambalo* ; cf. KEIL, *Grammatici Latini*, 174, 10 : *bambalo* $\phi\epsilon\lambda\lambda\sigma\tau\eta\varsigma$.

4. *Epitome*, éd. HUEMER, p. 18, 13 ; un manuscrit lit : *gurgunum*. [Sur *gurdonicus*, voir encore F. SCHÖLL, *Indogermanische Forschungen*, 31, 214].

Pour en finir avec ce que le passage de Sulpice Sévère renferme d'intéressant au point de vue celtique, je rappellerai que, selon l'avis très autorisé du professeur Joshua Whatmough, il faut voir dans les mots *celtice aut si mavis gallice loquere*, deux synonymes, non pas deux langues distinctes, et donc traduire : « en celtique, autrement dit en gaulois »¹. Telle est bien aussi mon impression, et j'observe encore qu'en plus d'un endroit Sulpice Sévère (ou plutôt les interlocuteurs de ses dialogues) jouent sur le nom de Gallus : le moine, compagnon de saint Martin, était Gallus non seulement de nom, mais aussi de race, comme un Gallois qui s'appellerait Walsh ou un Anglais qui s'appellerait English. Les Gaulois (peut-être au sens d'habitants de la Gaule propre, à l'exception de l'Aquitaine — et de la Belgique ?) n'avaient pas la réputation d'être de brillantes intelligences².

Je conclus : chez Sulpice Sévère, Dialogue I, 27, 2, il faut lire : *Turonicum hominem* « un homme de Tours », au lieu de *Gurdonicum hominem* (et variantes), vox nihili, d'origine et de sens inconnus ; l'épithète géographique convient fort bien au moine Gallus et s'adapte parfaitement au contexte ; elle est confirmée par le glossaire de Leyde et par celui de Werden.

Bruxelles.

Paul GROSJEAN, S. J.,
Bollandiste.

1. *Harvard Studies in Classical Philology*, t. LV (1944), p. 72, note 151.

2. Voir, par exemple, au IV^e siècle, l'allusion de Firmicus Maternus, *Mathesis*, éd. KROLL et SKUTSCH, I, 2, 3-4.